

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 FEVRIER 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. d. P. 785

Rédaction :

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur ;

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :

37, rue Saint-Gabriel

NOUVEAU FEUILLETON

Notre feuilleton "Vingt Mille Lieues Sous les Mers," touchant à sa fin, nous commencerons dès la semaine prochaine la publication d'une autre des œuvres les plus attrayantes de Jules Verne : "Cinq Semaines en Ballon," agrémenté de nombreuses et belles illustrations.

SEUL AVEC MOI-MÊME

C'est une feuille de rose...

Que fait-elle là, entre les pages d'un livre ? Me rappelle-t-elle le printemps et les amours, ou me conduit-elle, par la pensée, au-delà des confins de ce monde, dans ce nébuleux insondable qui est le royaume des esprits invisibles ?

Hélas ! pauvre feuille fanée, pâle reflet de ce qu'elle fut dans l'éclosion pure de sa magnificence, détachée d'un rosier par une main amie.

Ah oui ! elle fait songer aux jours d'antan, cette petite fleur née au milieu des épines et de la verdure d'un arbrisseau sauvage.

Il y a de courts bonheurs dans la vie, dit-elle. Je fus détachée d'un humble rosier, sur ton chemin, pour te rappeler au passé quand tu seras loin dans ta carrière. Toujours jusqu'au soir, si tu me gardes, en me voyant, tu verras une main amie ; tu songeras aux courts bonheurs—atmosphère spirituelle de l'amitié,—fleur aux parfums enivrants de l'union des âmes.

Rousseau se promenait avec une dame d'origine anglaise, Mme de Warrens, sur la route des Charmettes. Apercevant des pervenches dans l'orée du bois, elle s'écria tout étonnée : "Voici la pervenche en fleurs !" Trente ans plus tard, se trouvant à Gressier, avec M. Peyron, comme ils faisaient ensemble l'ascension d'une colline, Rousseau, qui trouvait partout et toujours quelque chose qui lui rappelât le passé, vit à son tour des pervenches dans les arbustes : "Voici les pervenches ! dit-il. Et il raconta incontinent à son compagnon, M. Peyron, comment trente ans auparavant, il avait rencontré Mme de Warrens.

Et les pervenches restèrent, aux Charmettes, les gracieux symboles des doux souvenirs.

On oublie, quand on est bien né, ceux qui sont dans la vie comme les maux qu'on redoute le plus ; mais, comme on aime, si on vit par le cœur, à se souvenir des amis, de ceux qui nous rappellent à tout instant que si la vie a des amertumes elle a aussi des joies passagères !

Les amis sont les rosiers du foyer, de la route qui conduit à Jérusalem.

Si les rosiers ont des épines, ils ont aussi des roses. Mais quand on n'a plus d'amis, il n'y a plus de roses, on est partout au milieu des épines.

L'homme sans affection est un exilé, et l'exilé partout est seul.

Il y a toutes sortes d'amis.

L'amitié s'immortalise dans les âmes et triomphe des distances. Il y a des intelligences tellement sympathiques qu'elles se devinent à travers les charmes admirables de la création et se vouent inconsciemment, mais naturellement, une admiration réciproque.

C'est le résultat d'un phénomène psychologique voulu de Dieu et béni par lui.

De ces liaisons spirituelles on ne perd jamais le souvenir ; car quoiqu'il arrive, il y a toujours, dans la vie, de ces moments d'acalmie où l'esprit nous reporte dans le passé, sous la lumière puissante de l'imagination.

Quant aux autres qui ne sont ni amis ni ennemis, mais qui se rencontrent, se hêlent ou se saluent, ils sont comme des vaisseaux qui passent dans la nuit. Ceux-là seuls vivent et se reconnaissent qui se sont compris dans leur recherche du beau et du vrai, et qui ont pu apprécier, en l'éprouvant, le prix inestimable de la seule bonne amitié—celle qui fait la lumière sur les rives mystérieuses de l'âme.—

Socrate disait, avec infiniment de raison : "Ma maison sera toujours assez grande si elle n'est remplie que de véritables amis".

L'amitié est une vertu aussi précieuse que rare. Heureux ceux qui se comprennent et qui s'estiment : se savoir quelque part un ami, ou pouvoir penser qu'on est, ça et là, l'objet d'une vraie sympathie, c'est plus qu'un à compte dans le livre du bonheur. !

Sans amitié, l'homme le mieux doué, fût-il même l'homme le plus opulent de son pays, sera toujours à la dérive dans la société. C'est un peu comme pense le poète anglais, Whittaker :

Haef the wrecks that strew lifi's ocean,
If some star had been their guide,
Might have now been riding safely ;
But they drifted with the tide.

Et une feuille de rose dans un livre rappelle à mon souvenir la main amie qui l'a cueillie entre les épines et la verdure, et—c'est mon expérience dans la solitude de mon exil—s'il y a des ronces et des épines sur le chemin du citoyen voyageur, il y a aussi des joies passagères dans sa vie.

SANS PATRIMOINE.

UN RÊVE

Si cette histoire t'étonne, toi qui me lis pour t'amuser, pour me mépriser ou pour rire, toi, l'incrédule, le sceptique, c'est que tu ne crois pas aux songes. Ceci en est un que j'eus un soir, une nuit que dehors il tombait une pluie triste, une de ces pluies froides et lentes qui commencent et qui prennent bien des jours à finir.

Le paysage qui m'apparaît ne semble pas tenir à la terre, mais flotter sur un immense nuage qu'on ne voit pas... Une rivière molle, paresseuse, libre ; puis, dans un grand méandre que l'œil n'a pas vu d'abord, une grosse poignée d'îlots propres, tous beaux, formant un dédale ravissant où il ferait presque bon d'être perdu. Sur les deux rives, des aulnes, des touffes d'osier et des joncs où, des à peine grands hérons enchifrenés s'appellent, se répondent. Plus haut et plus bas, effacés dans les vapeurs crépusculaires, des moulins fatigués ont arrêté leurs bras raides ; et derrière tout cela, des arbres, des arbres et peut-être des arbres encore, et des montagnes si éloignées qu'on ne sait plus si ce sont des montagnes ou des nuages à l'horizon.

Le jour tombant s'évapore en une buée qui change de teinte avec chacun des derniers moments d'un soleil tout à fait loin, et enveloppant le paysage d'une gaze tour à tour rouge, carmin, rose, pourpre, violette, lilas, mauve, bleue, vert olive, jaune, rousse, rouge encore, orangée—toutes ces nuances glissant, nonchalamment, en traînées très pâles. Puis, comme si les couleurs étaient ensuite projetées du côté opposé, le brouillard devient grisâtre, brun ardoise, brun plus foncé, jusqu'à ce qu'il devienne ténèbres et cache les gazons, la rivière, les aulnes, les grands végétaux, les longs arbres effrayants, tout.

Afreusement silencieux aussi, ce paysage embrumé, noyé et enseveli dans un alanguissement mortel et invraisemblable, sans un souffle, sans une voix. On dirait une grande île mystérieuse, perdue dans l'éther, abandonnée à elle-même ; et ce silence qui semble en être l'essence, on le croirait la patine de l'abandon, de l'oubli.

Dans les crépuscules terrestres, la nature chante de toutes ses forces d'abord, puis son chant décroît peu à peu pour endormir ce qui ne dort pas encore et ne pas réveiller ce qui a commencé de dormir ; mais dans ce crépuscule de vapeurs inouï, pas un bruit, pas un bruissement, rien.

Tout est étrange. Je connais cependant, je sais tout cela quelque part où il y a de la vie, du bruit, quelque part que j'aime, quelque part où il y a des âmes qui parlent, des oiseaux qui chantent, une brise qui souffle, des papillons qui folâtrent...

Je marche sur le bord gazonné de cette rivière paresseuse et inconnue que je connais cependant. Ce que je fais ? Je dois attendre, comme chaque soir, une jeune fille en qui j'ai foi. C'est une beauté simple et si rare de madone d'albâtre ou de marbre blanc. Par elle je crois en l'amour éternel que je ne savais pas exister ici-bas.

Elle vient—sortant je ne sais d'où—rieuse ; je vais au-devant d'elle les bras tendus. Elle me frôle comme une ombre, éclate d'un rire atroce, et, sans bruit comme une sylphide, passe sans s'arrêter... Troublé, je la suis des yeux et la vois qui s'arrête auprès d'un homme que je n'avais pas remarqué et que je n'ai jamais vu ; elle l'aborde avec cet air humble que je lui admirais et le quitte par son même rire atroce. Je la suis encore. Elle aborde un autre homme, plus loin, que je n'avais non plus vu, et repart en éclatant de rire encore. Je la suis toujours. Elle en aborde un autre, plus loin, puis un autre, toujours plus loin, puis un autre, les quitte tour à tour et disparaît dans un bosquet de fleurs exquises, où j'allais souvent avec elle—hier encore—m'asseoir.

Je cherche de tous côtés, je me retourne, et, à quelques pas, sur le bord d'une grande baie voisine, j'aperçois un vieillard qui parle à des bateliers et m'attire mystérieusement. Je vais à lui.

Cette grande baie, je la reconnais, mais comme on reconnaît un coin de terre, un arbre qui a beaucoup grandi, un petit château qui n'a plus que des murs agonisants, que l'on aimait et que l'on trouve tout changé par des mains étrangères. Cependant, il n'y a pas longtemps que j'ai vu tout cela. Au lieu des kiosques rustiques d'hier, je vois des toits baroques et de gros voiliers lourds là où notre canot nous berçait pendant que nous regardions défilier les étoiles.

La physionomie du vieillard est tout une énigme. Malgré son grand âge, malgré sa face parcheminée, cet homme—si c'en est un—me ressemble terriblement. Je l'entends, il a ma voix. Je vois ses yeux, et tout de suite je m'apparente à ses pensées. Quand mon regard sera presque éteint il sera comme celui que je lui vois...

Pauvre vieux, qui que tu sois, tu as dû bien souffrir, aimer beaucoup et pleurer davantage !

Il demande à un jeune batelier de lui faire passer la rivière.

—Y penses-tu, le père ? Il y en a de plus jeunes que toi à traverser.

Le vieux laisse sur l'autre rive un regard désespéré et plein de regrets. Sur l'autre rive parlent des âmes, chantent des oiseaux, souffle une brise, parfument des fleurs, folâtrent des papillons, vivent la jeunesse